

GENRE(S) ET LIBERTÉ(S)

Sophie LARGE
UNIVERSITÉ DE TOURS, ICD EA6297

Comme le souligne Paul Ricœur, « le mot “liberté” se rencontre volontiers au pluriel : on parlera des “libertés” : civiles, politiques, économiques, sociales. Par ces libertés on entendra moins le pouvoir de faire ou de ne pas faire [...] qu’un certain nombre de droits de faire, qui n’existent que s’ils sont reconnus par les autres et instaurés dans des institutions de caractère économique, social, politique. » (RICŒUR, 2013 : 201). Dans cette perspective, les rapports entre genre(s) et liberté(s) semblent s’articuler étroitement avec la question des droits fondamentaux des femmes et des minorités sexuelles, laquelle a partie liée avec les systèmes de pouvoir et de domination qui construisent les catégories binaires de genre et de sexualité. Pour autant, cette question des droits fondamentaux n’est pas figée ; elle est historiquement et culturellement située et ses contours dans un *ici et maintenant* dépendent en partie de la façon dont les acteurs·trices sociaux négocient avec la norme ou travaillent à la déconstruire. Ce numéro de *Lectures du genre* propose ainsi d’étudier non seulement les mécanismes de restriction des libertés, mais aussi les stratégies de libération élaborées par les individus et/ou les mouvements intellectuels, artistiques et sociaux qui posent aujourd’hui la question des droits fondamentaux des femmes et des minorités sexuelles.

Une première partie s’attache plus particulièrement à analyser les systèmes de pouvoir qui restreignent l’autodétermination des femmes, leur liberté de disposer de leur propre corps ou d’accéder à l’instruction. Ces systèmes de pouvoir s’inscrivent résolument dans l’Histoire : c’est ce que rappelle en premier lieu le texte de Claire Pagès, qui explore la construction historique de la chambre à coucher et, plus précisément encore, du lit conjugal comme lieux insoupçonnés de contrôle de la sexualité des femmes par les hommes, mais aussi de leur capacité d’agir. À travers la lecture diachronique d’écrits de Balzac, de Woolf ou encore de Duras, l’auteur·rice montre ainsi que le sommeil des femmes s’est imposé, à partir de l’époque moderne et à la faveur d’un reflux de cette fonction vitale dans la sphère de l’intime, comme un enjeu central des rapports sociaux de sexe et, pourrait-on dire à la suite du féminisme matérialiste, de la « division sexuelle du travail » (DELPHY, 1998 ; RICH, 1981 ; WITTIG, 2001). C’est également dans le champ de l’histoire culturelle que s’inscrit le second texte du volume, en se centrant sur une figure oubliée de l’histoire littéraire espagnole : l’avant-gardiste Juana Capdevielle. Dans cette contribution, Claudie Terrasson met en évidence les mécanismes par lesquels l’historiographie orchestre « l’oubli » des écrivaines, et en particulier de celles qui se sont distinguées par l’exercice conscient de leur liberté d’être, d’agir et de penser. Un des éléments que cette première partie révèle concerne ainsi le lien étroit qui s’établit entre la question de la liberté et celle de l’espace, *a fortiori* dans le champ du genre et de la sexualité, traditionnellement structuré, du moins en Occident, par l’opposition entre l’espace privé et l’espace public. En effet, qu’il s’agisse de l’espace intime de la chambre ou de l’espace public de l’histoire littéraire – l’un et l’autre étant d’ailleurs fortement liés, comme l’a bien montré Virginia Woolf (WOOLF, 2018) –, ces deux premières contributions montrent que la liberté des femmes s’acquiert comme on conquiert un territoire.

L’espace est donc fort logiquement le point nodal de la seconde partie de ce numéro, laquelle se consacre plus particulièrement à la façon dont les femmes font irruption dans des territoires où on ne les attend pas. Le texte de Samantha Faubert, qui propose une lecture du personnage de Zaida dans la pièce *La persistencia*, de la dramaturge argentine Griselda

Gambara, s'intéresse ainsi à l'épineuse question de la violence exercée par les femmes. Elle montre que, loin de se limiter à faire voler en éclats la traditionnelle opposition entre espace privé et espace public, l'œuvre questionne les multiples dualités du système de la domination masculine (BOURDIEU, 1990) et, rompant avec l'imaginaire hétéropatriarcal, place la violence des femmes au cœur de la stratégie d'émancipation de la protagoniste. L'article de Nadège Guilhem poursuit cette réflexion sur la (ré)appropriation par les femmes d'espaces où s'exerce traditionnellement le contrôle social, grâce à un jeu de négociation avec le code permettant de faire émerger chez le sujet féminin une capacité d'agir. À travers une analyse littéraire du dédoublement narratif chez Marosa Di Giorgio, elle souligne ainsi les mécanismes par lesquels l'écrivaine uruguayenne, tout à la fois représentant et dénaturant les systèmes de pouvoir, met en scène la libération du personnage, laquelle est aussi, en définitive, une forme de libération pour les lecteurs·trices. De la même manière, le texte de Claire Laguian explore les tensions entre enfermement et libération dans la nouvelle « A love story » de l'autrice catalane Esther Tusquets. En étudiant la représentation spatiale, symbolique et narrative du système des violences de genre, Claire Laguian met en lumière la dimension émancipatrice que recouvre l'écriture, grâce à son pouvoir de dénaturalisation des structures normatives, mais aussi de par l'ambiguïté qui la caractérise et qui ouvre des brèches pour un possible *empowerment* du sujet féminin. Ces trois contributions, qui s'inscrivent à la croisée des études de genre et des études littéraires, montrent combien, au-delà de la représentation diégétique de la libération, l'écriture peut constituer en elle-même un territoire d'émancipation.

Comme on le voit, ce numéro de *Lectures du genre* dessine également les contours des failles et des espaces de résistance ouverts par les systèmes de pouvoir, puisque l'on sait que « là où il y a pouvoir, il y a résistance et que pourtant, ou plutôt par là même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir. » (FOUCAULT, 1976 : 126) La troisième partie du volume analyse donc les stratégies d'*empowerment* développées par les femmes et les minorités de genre et sexuelles pour accéder à plus de libertés ou simplement questionner les systèmes de pouvoir, comme le font les cultures *queer* et trans qui, d'après Paul B. Preciado, ne sont ni « dentro de la heterosexualidad [ni] fuera de ella. Se trata, más bien, de culturas de resistencia a la ley heterosexual normativa. » (PRECIADO, 2007 : 110) Dans cette perspective, le texte de Karine Espineira dresse un historique du transféminisme, tant dans sa dimension activiste qu'universitaire, mettant en évidence la diversité des positionnements de ce mouvement pluriel, sa dimension internationale ainsi que les tensions qui l'animent, notamment entre mécanismes de « biopouvoir » (FOUCAULT, 2004 ; PRECIADO, 2008) et stratégies d'autodétermination. La chercheuse montre ainsi que les politiques trans sont, fondamentalement, des politiques d'émancipation. Enfin, l'article de Michèle Soriano, qui clôt ce numéro, étudie les stratégies émancipatoires des minorités sexuelles dans le champ artistique latino-américain. Par une analyse d'un *corpus* d'œuvres et de performances qui mettent en scène l'inversion du stigmate et suspendent momentanément les normes de genre, l'autrice y souligne la puissante capacité de l'art à mettre à nu les failles des systèmes de pouvoir et à ménager des espaces de négociation et de réinvention.

Ce numéro de *Lectures du genre* propose donc une réflexion historique, littéraire et artistique des rapports entre genre(s) et liberté(s), en insistant non pas uniquement sur les systèmes de pouvoir qui restreignent la liberté des femmes et des minorités de genre et sexuelles, mais plus largement sur les interstices qui leur sont inhérents et par lesquels une voie d'émancipation devient pensable. Dans cette perspective, envisager la liberté comme un *territoire* permet de comprendre ces dynamiques émancipatoires non plus tellement comme des victoires des groupes minorisés face à un système de pouvoir dominant – idée qui

reviendrait inévitablement à penser la ou les liberté(s) dans un rapport binaire d'opposition –, mais bien plutôt comme une manière d'*habiter* les failles de ce système, pour le déconstruire de l'intérieur.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU, Pierre (1990), *La domination masculine*, Paris, Gallimard.
- DELPHY, Christine (1998), *L'ennemi principal. Économie politique du patriarcat*, Paris, Éditions Syllepse.
- FOUCAULT, Michel (1976), *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (2004), *Naissance de la biopolitique*, Paris, Gallimard / Seuil.
- PRECIADO, Paul B. (2007), « Devenir bollo lobo o cómo hacerse un cuerpo queer a partir del pensamiento heterosexual », in CÓRDOBA, David, SÁEZ, Javier et VIDARTE, Paco (éds.), *Teoría queer. Políticas bolleras, maricas, trans, mestizas*, Barcelone-Madrid, Egales.
- PRECIADO, Paul B. (2008), *Testo Junkie : sexe drogue et biopolitique*, Paris, Grasset.
- RICH, Adrienne (1981), « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions féministes*, n° 1, mars, p. 15-43.
- RICOEUR, Paul [1971] (2013), *Anthropologie philosophique. Écrits et conférences 3*, Paris, Seuil.
- WITTIG, Monique (2001), *La pensée straight*, Paris, Éditions Balland.
- WOOLF, Virginia [1929] (2018), *Une chambre à soi*, Paris, 10-18.

Pour citer cet article : Large, Sophie (2020), « La Une : Genre(s) et liberté(s) », *Lectures du genre n° 14 : Genre(s) et liberté(s)*, p. I-IV.